

La première librairie juive

Israël Medresh

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Medresh, I. (2013). La première librairie juive. *Moebius*, (139), 81–84.

ISRAËL MEDRESH

La première librairie juive

En ouvrant un commerce sur la Main en 1902, pour vendre des copies du *Forverts*, les socialistes créèrent en quelque sorte un centre culturel, le premier centre culturel juif de Montréal.

On n'offrait d'ailleurs pas que le *Forverts* dans cette boutique, mais aussi d'autres journaux juifs de New York et des livres yiddish, les meilleurs que l'on pouvait alors se procurer dans les cercles littéraires américains.

La librairie de Hershman devint le point de mire des intellectuels. Ils y venaient pour acheter des journaux, pour débattre de questions de politique mondiale ou de politique partisane.

Cette librairie ajouta beaucoup aux yeux des immigrants juifs à l'attrait et au prestige de la Main. Pour eux, le boulevard Saint-Laurent, entre Ontario et Craig, était la plus belle et la plus intéressante des artères de Montréal.

Le vendredi soir, les nouveaux arrivants avaient pris l'habitude de se promener le long des grands magasins. Les marchandises étalées dans les vitrines les impressionnaient fortement. Déambulant devant un commerce de vêtements, ils examinaient avec une vive curiosité les complets exhibés. Pour 6,50 \$ ou 7 \$, l'on pouvait acheter un ensemble de serge bleue qui donnait une impression d'élégance tout à fait américaine. Dans l'Ancien Monde, même les hommes à l'aise ne portaient pas de complets aussi élégants.

Dans la vitrine suivante, les immigrants pouvaient contempler des chapeaux pour hommes. L'été, tout l'espace était occupé par des chapeaux de paille qui coûtaient de 40 à 50 sous chacun. L'automne ou l'hiver, on

y voyait plutôt des chapeaux melons. En Europe de l'Est, seuls les gens fortunés, les bourgeois distingués, *shatkho-nim* (courtiers en mariage), *magidim* (prêcheurs) et autres *klekodesh* (membres du clergé), circulaient le jour du *shabat* avec des chapeaux durs de ce genre. Ici à Montréal, même en semaine, on pouvait voir un travailleur couvert d'un derby. Pour 0,98 \$ ou 1,10 \$, on pouvait se procurer un chapeau de ce genre.

Devant un magasin de chaussures, les immigrants admiraient les souliers neufs. Pour 1,75 \$ ou 2 \$, on pouvait s'y procurer une paire de chaussures jaunes à la mode avec des bouts pointus, tout ce qu'il y avait de plus américain. Même les souliers noirs ordinaires, qui coûtaient 0,20 \$ ou 0,30 \$ de moins, avaient une allure plus sportive que ceux que l'on trouvait en Europe de l'Est.

Les femmes, quant à elles, exprimaient un intérêt particulier pour les vitrines des magasins de chapeaux féminins. Elles y regardaient la dernière mode en matière de chapellerie. Les chapeaux attiraient bien sûr les commentaires, mais pas autant que les plumes qui les décoraient. Plus elles étaient longues, plus le chapeau était magnifique et imposant. À cette époque, quand les femmes échangeaient à propos de leur apparence extérieure, c'était souvent pour discuter des plumes sur les chapeaux.

Autant les femmes que les hommes par contre s'arrêtaient devant les vitrines des studios de photographie pour y admirer les poses sur les images exhibées. Au cours de ces années, les immigrants juifs se faisaient souvent prendre en photos; clichés qu'ils envoyaient outre-mer, afin de montrer à leurs proches et à leurs amis à quel point ils s'étaient américanisés. Sur les premières photographies, on les voyait habillés à la mode américaine, l'homme dans un complet de serge bleue, coiffé d'un chapeau melon ou d'un chapeau de paille et portant des souliers jaunes à bouts pointus; la femme une longue plume à son chapeau.

C'est ainsi que, se promenant sur la Main, ils abou-tissaient devant la librairie Hershman, un endroit qui leur rappelait une judéité qui leur était familière.

Dans les vitrines, il n'y avait que des livres et des brochures. La majorité des immigrants juifs lisaient alors peu de livres juifs. Tout de même, ils s'en procuraient un de temps en temps.

La plupart des livres que Hershman vendait étaient des romans de Shomer, Tannenbaum, Blaustein et Seiffert. On y trouvait aussi des romans traduits du russe et du français. De Tolstoï, par exemple, étaient disponibles *Anna Karénine*, *La Sonate à Kreutzer*, ainsi que d'autres titres. Du français, l'on avait traduit Émile Zola. Pour beaucoup d'immigrants juifs cependant, Zola n'était pas célèbre à cause de ses romans, mais en raison du rôle important qu'il avait joué dans l'affaire Dreyfus.

Parmi les petits opuscules, l'on trouvait des descriptions historiques du procès de Dreyfus en passant par Khmelnitski, l'inquisition espagnole, le *kherem* de Rabenu Gershom, Sabbetaï Zévi et Bar Kokhba. Il y avait aussi des brochures sur des sujets médicaux, particulièrement à propos des jeunes filles et des jeunes épouses.

Les immigrants achetaient aussi de petites plaquettes signées par des écrivains obscurs et qui proposaient des récits excitants, pleins d'aventures et d'action. Dans l'une d'elles, par exemple, une princesse égarée dans la forêt est kidnappée par des bandits, transportée dans une contrée inconnue, puis forcée de travailler en tant que domestique, jusqu'à ce qu'on la reconnaisse comme une personne de sang royal – une princesse.

Dans un autre opuscule, du même auteur, on apprend qu'un duc est tombé amoureux d'une jeune servante juive, orpheline de son état, et qu'il l'emmène dans un pays lointain. Une fois devenue princesse, elle se consacre à secourir les Juifs démunis qu'elle rencontre là-bas.

Il y avait aussi des publications mineures sur les Cosaques. Dans une plaquette, on pouvait lire comment un Cosaque s'était converti au judaïsme, puis était devenu un *khusid* (Juif hassidique). Dans une autre, le même écrivain racontait comment un *khusid* s'était égaré du droit chemin, s'était converti au christianisme puis était devenu un Cosaque.

La librairie renfermait aussi plus d'un ouvrage sur la ligne de parti des socialistes ou des anarchistes. Ces textes, toutefois, n'attiraient pas tellement les immigrants ordinaires, et seuls les socialistes et les anarchistes initiés se procuraient de tels écrits. Ces derniers étaient aussi bien informés quant aux meilleurs écrivains et poètes yiddish

résidant aux États-Unis, comme Morris Winchevsky, Z. Libin, Jacob Gordin, Morris Rosenfeld, Leon Kobrin, David Edelstadt, Philip Krantz, A. Liesin et plusieurs autres. Les immigrants moyens, par contre, les connaissaient très peu. Quelques années plus tard, après les événements houleux de 1905-1906 en Russie, les nouveaux arrivants s'étaient révélés plus intéressés aux œuvres des meilleurs écrivains et poètes yiddish d'Amérique et d'Europe, qui étaient disponibles chez Hershman et dans les autres librairies qui se sont ouvertes par la suite sur la Main.

Israel Medresh, «La première librairie juive», *Le Montréal juif d'autrefois*, Sillery, Septentrion, 1997, p. 90-94. Traduction de Pierre Ancil.